

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 52

Artikel: La fille du capitaine : [suite]
Autor: Bonnefoy, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192024>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ein laus, qu'appoyivont contré lo mouret, drâi à coté dè la porta d'entrâie, que l'étai rudo coumoûdo po portâ à medzi ai bétions, kâ coumeint le détai avancivont dzouliameint, on poivè, lè dzo dè pliodze, portâ la métra et la vouedi dein l'audzo sein risquâ dè sè molhi. Lè caions sont dâi caions, et sè pâo bin qu'on ne cheintâi pas tant bon pè l'hotô; mâ lè paysans sont pas asse délicats què clliâo signolets dè vela que sè bliossont lo naz quand passont découtè on fémé et on crâo dè verin; na! dein lo veladzol'odeu de 'na courtena est bouna à cheintrè, et quand lè valets vont couennâ per tsi 'na gaupa, clliâo qu'ont dâi chôquès que cheintont bin la bâoza, sont soveint lè preferâ, kâ l'est bon signo.

Ora, pour en reveni ào père Craquiet, on dzo que maillivè dâi rioûtè dévant tsi leu, po férè dâi dzévalès, lo mайдzo vint à passâ et s'arrêtè onna mi po djazâ on bocon, kâ Craquiet étai on hommo dè bouna reincontra; et tot ein dévezaint dè çosse et dè cein, lo maidzo lâi fâ:

— Sédè-vo, ami Craquiet, que n'est pas tant san et ni prudeint d'avâi dinsè voutrè z'éboitons tot proutso dè voutron teni? (Lo-teni, c'est ique iô on démâorè.)

— Eh bin, ne sé pas què vo derè, répond Craquiet; mâ vouaiquîè dza dâi z'ans et dâi z'ans que clliâo z'éboitons sont quie, et n'ein jamé z'u on caion malâdo!

Comment résister au désir de reproduire cette petite et délicieuse poésie de F. Coppée, qui nous tombe sous la main :

Les deux petites sont en deuil;
Et la plus grande, — c'est la mère,
A conduit l'autre jusqu'au seuil
Qui mène à l'Ecole primaire.

Elle inspecte, dans le panier,
Les tartines de confiture,
Et jette un coup d'œil au dernier
Devoir du cahier d'écriture.

Puis, comme c'est un matin froid
Où l'eau gèle dans la rigole,
Et comme il faut que l'enfant soit
En état d'entrer à l'Ecole,
Ecartant le vieux châle noir
Dont la petite s'emmitoufle,
L'ainée alors tire un mouchoir,
Lui prend le nez et lui dit : — Souffle.

LA FILLE DU CAPITAINE

par MARC BONNEFOY

III

Les deux femmes se mirent à sangloter, ce qui mit au comble l'exaspération du capitaine, qui n'aimait pas à voir pleurer.

— Des larmes, des sanglots! cria-t-il en se levant, voilà les femmes! Raisonnez donc avec elles! Lorsqu'elles n'ont pas de bonnes raisons à nous donner, elles geignent, et nous sommes obligés de céder à leurs caprices pour ne pas être traités de brutes, de

tyrans!... Ah! je voudrais que tous les Chomards de la création fussent au diable!...

Et sa tirade finie, M. Marnot quitta la salle à manger, ferma violemment la porte derrière lui, et sortit pour aller exhale son colère sur les boulevards. Hortense, pâle et tout éplorée, se retira dans sa chambre, après avoir embrassé silencieusement sa mère immobile et consternée.

La pauvre femme resta longtemps seule, absorbée par sa douleur, cherchant par quel sacrifice elle pourrait ramener la paix et la joie dans sa maison, et déplorant son impuissance.

— Que puis-je faire? que puis-je dire? gémissait-elle, moi, triste mère placée entre mon mari et ma fille, entre ces deux êtres que j'aime autant l'un que l'autre et pour lesquels je donnerais ma vie? C'est moi que frappent tous les coups: quand Jules est irrité contre Hortense, ses éclats de colère me causent la fièvre; quand Hortense pleure, je sens ses larmes tomber une à une sur mon cœur.

Et pourtant il est bon, lui, je le sais Malgré ses brusqueries, malgré les grondements de sa voix, je suis bien sûre qu'il souffre autant que moi. Lorsqu'il nous jette des paroles blessantes, c'est l'ardeur de son sang qui le pousse, mais il en a toujours des regrets. Hortense lui ressemble: elle est docile, obéissante; mais l'injustice l'aigrit, une trop longue contrariété l'exaspère.

Nous souffrons tous quand nous pourrions être si heureux!... Que faire, mon Dieu? que faire pour que la paix renaisse parmi nous? J'ai eu tort peut-être d'encourager ma fille dans son amour pour M. Alfred; mais comment aurais-je pu croire à tant d'opiniâtreté de la part de Jules, quand il s'agit du bonheur de notre enfant?...

Mais si je me trompais... Mon mari est un esprit juste, et j'avoue qu'à certains moments son aversion persistante pour le fils Chomard m'étonne... Oh! alors, alors quel coup pour ma pauvre Hortense! Enfin je ne sais à quoi me résoudre... gagner du temps, calmer Jules, consoler Hortense. Ne saurai-je donc que verser des pleurs inutiles! ne trouverai-je donc rien au fond de mon âme, dans mon amour de mère, pour sortir de cette situation douloureuse, pour réconcilier ces deux êtres qui souffrent en se faisant souffrir!... »

Mme Marnot, dans ses craintes matrinelles, s'exagérait les conséquences de l'altercation regrettable qui venait d'avoir lieu; la colère du père ne devait pas avoir plus de durée que la rancune de l'enfant. L'un se disait déjà: J'ai peut-être été un peu dur pour ma fille; l'autre s'accusait d'insoumission. Le lendemain matin, avant que le capitaine eût fini de s'habiller, Hortense arrivait timide auprès de lui; leurs regards se rencontrèrent... et soudain les voilà dans les bras l'un de l'autre. Papa, — que tu es bon! — Ma fille, ma chère fille! — Ils s'embrassaient avec tendresse; la mère s'épanouissait à ce spectacle comme si un rayon de soleil eût pénétré jusqu'à son cœur.

Pas la moindre allusion ne fut faite à la discussion de la veille, et la famille Marnot retrouva momentanément ses jours de joie et de calme. Par une sorte d'accord tacite, le nom d'Alfred n'était jamais pro-

noncé devant M. Marnot; on s'appliquait à choisir des sujets de conversation qui fussent au goût de tous; on évitait avec soin les questions irritantes, les retours vers le passé. La mère et la fille laissaient dormir leurs espérances, attendant tout de ce grand conciliateur, le temps.

Cependant Alfred, ayant été prié par Madame Marnot de s'abstenir de visites pendant quelques jours, s'informa auprès de la bonne, qu'il avait mise dans ses intérêts, et apprit ce qui s'était dit pour et contre lui. Il écrivit respectueusement à M. Marnot pour se le rendre favorable, et sa lettre gâta tout. Car lorsqu'une personne nous est fortement antipathique, nous prenons à mal toutes ses paroles, et le capitaine ne vit dans la lettre d'Alfred qu'une manœuvre destinée à forcer sa volonté. Il soupçonna même sa femme et sa fille d'une entente préalable avec le fils Chomard, et sa colère éclata à cette idée.

— Suis-je ou non le maître chez moi, crie-t-il à sa femme! Vas-tu encore encourager ta fille à me braver!

— Je te jure que tu te trompes, Jules; j'avais, au contraire, fait dire à M. Alfred de cesser ses visites jusqu'à ce qu'il te plût de le recevoir.

— Il ne me plaira jamais de le recevoir, et je vous défends de m'en parler: entendez-vous?

— Cependant, mon père...

— Pas un mot de plus, toi!

Cette évidente injustice froissa la jeune fille; elle répliqua timidement, respectueusement d'abord. Le capitaine s'emporta, frappa du pied. Hortense protesta encore et avec plus de fermeté. Son père s'oublia jusqu'à la menacer du geste. L'enfant irritée eut un mot de révolte, et quitta la place.

— Va-t'en, malheureuse! ne me pousse pas à bout, exclama M. Marnot, pâle de fureur! Je t'ordonne de cesser toutes sortes de relations avec ce Chomard. S'il se présente jamais ici, je le jette dehors!

— Jules! Jules! tu as tort, gémissait la mère au désespoir.

— Silence! tu m'ennuies, toi, mille tonnerres!

A partir de ce moment, un voile de tristesse se répandit sur la famille Marnot. La blessure qui avait déchiré le cœur d'Hortense était trop profonde pour se cicatriser promptement, et les efforts de la jeune fille pour appeler le sourire sur ses lèvres ne parvenaient pas à dissimuler sa contrainte. Or, la souffrance visible de l'enfant se reflétait sur les traits contractés du père et de la mère. Plus de ces douces causeries sans arrière-pensée, sans dissimulation. Les repas étaient silencieux et mornes; parfois Mme Marnot ou son mari cherchaient à faire diversion à leur chagrin en racontant une anecdote, en provoquant l'attention sur les événements du jour; mais la conversation tombait bientôt et rien ne parvenait à rasséréner les visages troublés et mélancoliques.

D'habitude, après le dîner, Hortense passait le bras sous celui de son père, et tous deux, lentement, causant avec gaieté, faisaient le tour de leur petit jardin, regardant les fleurs s'épanouir, écoutant gazouiller le

rouge-gorge, qui les suivait dans leur promenade, en sautillant de branche en branche. Maintenant Hortense laissait les roses se flétrir sur leurs tiges; les petits oiseaux n'étaient plus ses amis; à peine le repas fini, elle s'occupait d'un ouvrage d'aiguille, et le capitaine allait seul fumer, avec ennui, son cigare à travers les allées du jardin.

Jusqu'au jour de discorde, la jeune fille, chaque soir avant d'aller se coucher, s'avancait gracieuse et souriante vers son père, lui prenait la tête entre ses bras et l'embrassait à pleine joue en disant : Bonsoir, papa; bonne nuit, bons rêves. — Maintenant Hortense, avant de se retirer dans sa chambre, tendait son front pâle au baiser paternel, en murmurant : Bonsoir, mon père !

Ce que souffrait le capitaine en voyant dépitier sa fille est inexprimable; et s'il s'était laissé emporter par la colère jusqu'à l'injustice, jusqu'à la brutalité, il expiait cruellement sa faute. Au bout de quinze jours il n'y tint plus :

— Brute, se disait-il, en tortillant ses moustaches, tu maltraites ta femme, tu maltraites ta fille, et maintenant ces deux tristes créatures pleurent dans les bras l'une de l'autre, en te considérant comme un idiot. Ah ! Marnot, mon pauvre ami, tu te prépares une belle existence ! Désormais, il te faudra vivre comme un étranger dans ta propre maison et bouder seul en un coin; les heures s'écouleront dans un morne silence. Plus de causeries expansives, plus de tendres caresses : si Hortense t'embrasse encore, c'est par devoir; mais elle n'ose seulement pas lever les yeux sur toi !...

Et cependant je ne suis pas mauvais, je ne suis pas méchant, et je me sacrifierais pour cette enfant que j'ai menacée. Oui, je n'ai pas su maîtriser ma colère stupide et j'ai agi brutalement; au lieu de me faire écouter, je me suis fait haïr... Après tout, il s'agit d'elle et non pas de moi : de quel droit voudrais-je lui imposer mes préférences, lui faire partager mes aversions ?... Pourvu qu'elle soit heureuse, que m'importe le reste ?... Mes préventions contre le fils Chomard sont-elles bien justifiées ? J'ai peut-être tort. Ah ! si je savais que ce jeune homme put faire son bonheur !... Allons, il faut en finir : je vais prendre des renseignements sérieux sur son compte, et après nous verrons...

(La fin au prochain numéro.)

Nouvelles romandes. — Edouard Rod. — F. Payot, éditeur, Lausanne.

Tout a déjà été dit et bien dit sur ce nouveau volume de M. Rod, attendu avec impatience. Il est donc un peu tard pour apporter à l'auteur notre tribut d'hommages et de félicitations. Nous tenons cependant à le remercier des bonnes heures qu'il nous a fait passer et du vif plaisir qu'il nous a procuré à la lecture des charmantes *Nouvelles romandes*. Donner la palme à l'une d'elles est vraiment chose très difficile. En effet, si la *Grande Jeanne* nous a doucement ému, la *Pension de famille* nous a par contre franchement égayé, et certes ces deux impressions se valent. Que dire encore de la *Femme à Bouscatey*, dont nous nous étions déjà régalé dans *l'Illustration*. Et des *Knie*, et de la *Vieille institutrice, retour de Russie*, du *Tabac*

de mon oncle Jaques, charmants récits faits d'impressions de jeunesse si vraies, si vécues et en même temps si simples qu'on s'étonne presque de ne pas les avoir écrites soi-même. Toutes ces nouvelles révèlent le maître styliste, à l'observation exacte et nette, à laquelle un grain de sensibilité narquoise donne une teinte de bonhomie.

Merci donc à l'auteur d'avoir fait passer toutes ces charmantes nouvelles dans notre cher pays, le sien aussi, nous en sommes heureux. Merci à lui d'être resté dans ce volume si franchement Suisse et, disons-le, si Vaudois. — F. W.

L'Obstacle. — Hermann CHAPPUIS. — F. Payot, éditeur, Lausanne.

Cette jolie nouvelle nous conte les tourments et les angoisses de Ch. Mauverney, jeune avocat, fortement épris de Marguerite Derville, dont il ne peut se décider à demander la main malgré les avances cousues de fil blanc que lui fait la famille de sa bien aimée. — Pourquoi, me direz-vous, ce jeune avocat ne se décide-t-il pas à faire le bonheur de tout ce monde en échangeant le titre d'ami de la maison contre celui bien préférable de mari et de gendre ?... Oh ! voilà, il y a l'*Obstacle*, le fameux *obstacle* qui, pour n'avoir rien que de très agréable, empêche cependant tout, jusqu'au dernier chapitre, lequel finit par un bel et bon mariage.

Maintenant, si vous voulez savoir quel est ce terrible obstacle, lisez le livre de M. H. Chappuis, et vous serez pleinement récompensé par le style simple et clair et l'intrigue habilement menée de ce joli volume, que nous pouvons chaudement recommander, et qui a l'avantage de pouvoir être placé entre toutes les mains. — F. W.

Le mot de l'éénigme du 13 courant est chien, ombre, etc.; 40 réponses justes. — La prime est échue à Mlle Lison Jaccottet, à Lausanne.

Voici la réponse au **problème du pri-sonnier**, telle qu'elle est donnée par l'ouvrage auquel nous l'avons emprunté :

28	27	16	15	7	6	2	Pri-sonnier
38	29	26	17	14	8	5	3
39	37	30	25	18	13	9	4
45	40	36	31	24	19	12	10
46	44	41	35	32	23	20	11
Sortie	47	43	42	34	33	22	21

La prime est échue à la Bibliothèque populaire de Thierrens. — 35 abonnés ont donné des solutions semblables ou à peu près, qui peuvent être admises. — Néanmoins, nous estimons que ce problème devrait être résolu *sans passer par les angles des cellules*, car ce n'est pas là que les portes doivent être placées. Deux abonnés ont procédé de cette manière : MM. Jeanneret et Mégevand; mais leur carré ne contenait pas 48 cellules. Si quelque abonné trouve la solution, *sans passer par les angles*, il nous fera plaisir en nous la communiquant.

Problème.

Deux trains partent en même temps, l'un de Genève allant sur Neuchâtel, et l'autre Neuchâtel allant sur Genève. Le premier arrive à destination à midi et demi, le second 3 heures. A quelle heure se sont-ils rencontrés.

Prime : un joli chromo.

Civet de lièvre. — Un de nos gourmets plus raffinés nous indique cette excellente manière de préparer le civet de lièvre. Faire cuire un bon litre de vin rouge avec bouquet garni, sel, poivre, etc. (Mettre bouquet garni dans un petit sachet.) Quand ce vin a bouilli, le verser sur la viande lièvre, placée dans une grande soupière couvrir et laisser le tout en cet état pendant un jour et demi à deux jours. Après ce délai faire fondre de petits morceaux de lard dans la casserole, y ajouter les morceaux de lièvre, soigner cette préparation en tournant avec la cuillère, puis, quand le lard est bien fondu, verser la venaison dans la casserole et faire cuire à petit feu pendant deux heures. Ajouter ensuite la sauce composée de crème, sang de lièvre, etc. — Pas de naigre !

Boutades.

Monsieur et Madame causent de leurs projets.

— Voici bientôt l'ouverture de chasse, dit monsieur, j'ai envie de ne pas payer un bon fusil.

— Mais tu en as déjà un que tu as acheté l'année dernière.

— Peuh ! un petit fusil de rien de tout, pour tirer les alouettes. Ce que veux, c'est une arme sérieuse pour grosse bête.

— C'est ça, pour te blesser !

Un jeune marié, économie et rang montre à sa femme sa tire-lire et faisant sonner les pièces de monnaie dans l'intérieur :

— Vois-tu, ce sera la dot de nos enfants.

— Et si nous n'en avons pas ?

— Alors ce sera pour nos petits-enfants.

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13. — Canton de Fribourg à fr. 26,50. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48. — Canton de Genève 3 % à fr. 102,75. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 85. — Bari, à fr. 70. — Barletta à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 25,50. — Port à la charge de l'acheteur.

Ch. BORNAND, Success. de J. Guilloud,
4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.